

L'identité russe

Patrick Lemoine

(Université de Nantes)

Force est de constater qu'une quinzaine d'années après sa naissance, le 25 décembre 1991, la nouvelle Russie reste en panne d'identité et cherche toujours à quelles valeurs se raccrocher. La question continue de susciter de nombreux débats qui semblent parfois nous ramener deux siècles en arrière avec des thèmes et des arguments qui sont pratiquement les mêmes. On retrouve les discussions sur les valeurs éternelles de la Russie, sur sa place dans le monde, le problème de la religion, celui de la nation, etc. Il va de soi que chacun a sa réponse toute faite, réponse qui ne convainc pas l'adversaire qui avance tout autant d'arguments pertinents pour démontrer la justesse de ses thèses.

La personne qui regarde la Russie de l'extérieur a souvent bien du mal à s'y retrouver et a aussi l'impression d'avoir affaire à un pays et une société vraiment à part, très différents de nos modèles occidentaux. Ce point de vue est loin d'être faux, d'autant plus que beaucoup de Russes eux-mêmes revendiquent cette spécificité et insistent sur le fait que leur pays est effectivement différent des autres. Au passage, disons tout de suite que pour eux « différent des autres » signifie « supérieur aux autres ». Mais d'autres Russes, au contraire, revendiquent le droit d'être « normaux », « civilisés » et de vivre dans un pays semblable à ceux du monde occidental.

Il va de soi que mon propos d'aujourd'hui n'est pas de mettre un point final à la question de l'identité russe et de la place de la Russie dans le monde. On peut du reste se demander si on arrivera un jour à répondre à la question « Qu'est-ce que la Russie ? » et c'est pourquoi je crois que ce sujet de débats a encore de beaux jours devant lui. Mon but est de faire le point sur la situation actuelle. Pour cela, je commencerai par rappeler ce qui fait l'actualité du sujet, je reviendrai ensuite sur les grands débats fondateurs, ce qui me permettra d'enchaîner sur les débats actuels avant d'évoquer ce que pourrait devenir cette nouvelle Russie. Je précise tout de suite que le conditionnel est toujours de rigueur avec la Russie, même si certaines mauvaises langues peuvent affirmer le contraire. Je redonnerai à ce propos une citation de V. Gouchtchine avec laquelle je concluais ma communication au colloque de l'an dernier « Paroles de vainqueurs, paroles de vaincus : réécritures et révisions » : « En Russie, il est toujours facile d'être prophète. Entre toutes les variantes possibles d'évolution des événements il suffit de choisir la pire et vous trouverez sans faute¹ ».

L'actualité du sujet.

La résurgence de la question russe est en grande partie liée au retour de la Russie sur la scène politique après des années d'anonymat au sein de l'URSS.

¹ Viktor GUŠČIN, « Pora menjat' sud'bu, a ne politikov » [Il est temps de changer de destin et non d'hommes politiques], *Literaturnaja gazeta*, 45, 1997

Désirant créer un monde fondamentalement nouveau, destiné à englober toute l'humanité, les bolcheviks considéraient qu'il était nécessaire de rompre radicalement avec le passé (« du passé faisons table rase »). Leurs efforts de destruction se sont avant tout concentrés sur la Russie dont ils se sont empressés de détruire la mémoire ainsi que celle du peuple russe en abattant les monuments historiques (notamment les églises) et en dénaturant l'histoire du pays. Le tsarisme n'était vu que sous son aspect le plus noir, un régime oppresseur, une prison des peuples. Puis, la perspective de la révolution mondiale s'éloignant, Staline décida de s'en tenir à la construction du socialisme dans un seul pays et par la suite, pour le besoin de sa cause, il réhabilita la période tsariste tout comme le peuple russe, le point culminant étant le fameux toast au peuple russe prononcé pour célébrer la victoire sur le nazisme. Mais cela ne changea pas fondamentalement les choses. Le grand dessein des dirigeants communistes était bien de former un pays nouveau avec un peuple nouveau, ce qui fut solennellement affirmé dans la Constitution de 1977, dite brejnévienne : « En URSS a été édifiée une société socialiste évoluée...C'est une société où les rapports sociaux socialistes sont venus à maturité, et dans laquelle, sur la base du rapprochement de toutes les classes et couches sociales, d'une égalité de droit et de fait de toutes les nations et ethnies, de leur coopération fraternelle, s'est formée une nouvelle communauté humaine historique, le peuple soviétique² ». Les Russes se retrouvaient ainsi noyés au milieu des autres peuples de l'Union soviétique. Mais cela ne posait aucun problème. Les Soviétiques vivaient tous en bonne harmonie, heureux, libres et prospères dans un pays qui se souciait avant tout du bien-être de ses citoyens et qui avait la chance d'être épargné par les crises économiques qui frappaient durement les pays capitalistes. Il s'agit là, bien entendu, de la version officielle présentée par le pouvoir.

Dans la réalité, le pays était entré en crise économique comme le montraient les magasins de plus en plus vides. Quant à la nouvelle communauté historique, elle ne présentait pas l'aspect idyllique que l'on voulait bien lui donner. Sans parler des Juifs qui aspiraient à émigrer, il y avait les Baltes ou les Géorgiens qui affichaient leur mauvaise humeur en refusant de parler russe, ou encore les Ukrainiens ou les Arméniens, préoccupés par la défense de leur langue. Il existait bien une aigreur certaine à l'égard des Russes, mais la toute puissance de l'État et du KGB ne permettaient pas de trop la mettre en évidence.

La perestroïka changea radicalement les choses. La glasnost et le relâchement des contrôles permirent une explosion de la liberté de parole. Les barrières imposées au début par Gorbatchev volèrent en éclats, la contestation gagna tous les domaines. Les dirigeants soviétiques découvrirent avec un étonnement non dissimulé que la bonne entente ne régnait pas au sein de l'URSS, qu'il y avait des tensions entre les républiques et à l'intérieur des républiques. Au fur et à mesure que l'échec de la perestroïka, dans sa volonté d'améliorer la situation économique, devint plus patent, les revendications d'indépendance commencèrent à se multiplier. On ne voulait plus lier son destin à une Russie,

² « La Constitution de l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques », *Documents d'études*, La Documentation française, n° 1.02, mars 1978, pp. 17-36

accusée d'exploiter et d'étouffer les autres républiques. Et, face à un pouvoir central paralysé, c'est de la république de Russie, la RSFSR, que vint la réponse avec la proclamation de la souveraineté de la République par le Parlement de la Fédération de Russie, le 12 juin 1990.

Cet acte est l'aboutissement d'un processus de redécouverte du passé, des traditions ancestrales et donc d'une renaissance de la Russie au sein de l'URSS. Le phénomène a commencé dans les années 1960 et s'est poursuivi tout au long des années 1970 avec une réhabilitation de la civilisation paysanne, une redécouverte de la religion et un mouvement de défense du patrimoine architectural. La réhabilitation de la civilisation paysanne s'est faite sous l'impulsion d'écrivains comme Abramov, Belov, Raspoutine, regroupés autour de la revue *Nach Sovremennik (Notre contemporain)*. Dénonçant les ravages de la collectivisation, la misère des campagnes soviétiques, ces écrivains louaient en même temps le courage, le mode de vie et la sagesse des paysans symbolisant mieux que quiconque le peuple russe. La redécouverte de la religion est liée au développement du tourisme, à la mise en valeur de villes russes anciennes (Souzdal, Vladimir..) et à l'engagement de représentants du monde culturel en faveur de la sauvegarde du patrimoine. C'est le cas de Vladimir Solooukhine qui, dans ses ouvrages *Lettres du Musée russe* et *Les Planches noires* dénonça l'attitude irresponsable vis-à-vis des monuments historiques et fit redécouvrir la peinture d'icônes. Parallèlement, le peintre Iliia Glazounov consacrait des toiles à la « Sainte Russie » et attirait des milliers de personnes à ses expositions. La défense du patrimoine architectural, notamment des églises », fut aussi prise en charge par l'Association pan-russe pour la protection des monuments historiques et culturels, créée en 1966 et qui compta 12 millions de membres en 1977.

Au moment où débute la perestroïka, la Russie a pleinement conscience de la richesse de son passé et de sa culture et surtout elle n'a plus honte de s'affirmer. Cela s'accompagne d'un certain ressentiment à l'égard des autres républiques qui se montrent ingrates. La Russie rejette les accusations de spoliation et considère que c'est elle, au contraire, qui s'est toujours sacrifiée pour les autres sujets de l'Empire ou de l'Union. Les Russes en tant que tels n'ont aucun privilège et vivent parfois bien plus mal que les habitants des républiques baltes ou de certaines républiques du Caucase. De plus, dans de nombreux domaines, les Russes sont moins bien lotis que les autres, privés en quelque sorte d'identité. C'est ainsi que la Russie n'a pas d'hymne, ni de capitale propres. Elle les partage avec l'URSS. Elle n'a pas non plus de section de l'Académie des sciences, ni de parti communiste. On comprend donc l'attitude des députés du parlement de la RSFSR avec B. Eltsine à leur tête. Ils expriment alors le sentiment d'une Russie lasse de se faire marcher sur les pieds et désireuse de s'affirmer face à un pouvoir central qui a toujours eu trop tendance à l'ignorer.

La fin de la perestroïka est marquée par la question des nationalités et le maintien de l'Union, autrement dit de l'empire. A partir de l'automne 1990, M. Gorbatchev se bat désespérément pour faire adopter son nouveau Traité de l'Union qui, sous une forme ou une autre permettrait aux quinze républiques, puis à douze, voire à moins de rester ensemble. Il est soutenu par les conservateurs, alors que les nationalistes des autres républiques ont des idées opposées et que les démocrates

se montrent plutôt pragmatiques, comprenant, tout en les regrettant, les idées des indépendantistes.

Pour mener à bien son entreprise, M. Gorbatchev multiplie les concessions. Cependant, les conservateurs ne veulent pas d'une Union qui n'en serait plus une et tentent un coup d'État le 19 août 1991 dont la raison d'être est uniquement la sauvegarde de l'Union (l'empire). Le maintien du régime socialiste n'intéresse en effet nullement les membres du GKTchP qui ne font aucune référence au socialisme dans leur déclaration. En tout cas, l'échec du putsch précipite l'éclatement de l'URSS et voit le triomphe de la Russie. Dès le 22 août, les drapeaux tricolores russes sont partout, les gens manifestent, assistent à des meetings, scandent des « Russie ! Russie ! » et les dirigeants célèbrent les Russes. Ces Russes sont les « *rossiane* », habitants de la Russie, toutes ethnies confondues et non les « *russkie* », les Russes de nationalité russe. C'est donc un pays uni qui s'est débarrassé des oripeaux du communisme pour rejoindre les pays « civilisés ».

Mais l'euphorie ne dura pas. Elle disparut avec les derniers beaux jours et le dur retour à la réalité du quotidien, liée à la crise économique qui allait en s'aggravant. Mais il y avait aussi, et peut-être surtout, le sort de l'URSS. Au fil des semaines, il devint évident que les dernières tentatives de M. Gorbatchev pour sauver ce qui pouvait encore l'être de l'Union étaient, pour de nombreuses raisons, vouées à l'échec et que l'on se dirigeait bien vers la fin de l'Union soviétique, c'est-à-dire la fin d'un « espace construit, intégré dans les mentalités³ » qui prolongeait l'empire russe et était l'espace naturel des Russes. Ces derniers prenaient brusquement conscience qu'ils allaient devoir vivre sur un territoire réduit (même s'il leur restait 17 millions de km²), après avoir abandonné des terres « authentiquement russes » comme l'Ukraine.

Il n'y a donc pas de manifestation de joie au soir du 25 décembre 1991, mais plutôt du désarroi et de l'appréhension, sentiments motivés, en partie, par l'attente des réformes promises, dont la libération des prix qui s'annonce douloureuse.

Ce désarroi reste très présent par la suite. Les Russes ont l'impression de vivre dans un pays qui leur est inconnu avec un gouvernement qui affiche des valeurs de libéralisme et de chacun pour soi à l'opposé des valeurs russes traditionnelles d'esprit communautaire et qui, de plus, doivent affronter la « thérapie de choc » qui plonge beaucoup dans la misère et l'absence de protection sociale. Il faut aussi ajouter la perte de leur passé, car tout ce qui est soviétique est soit dénigré soit rejeté dans les oubliettes de l'histoire. En revanche, on leur propose comme points positifs la liberté obtenue et la démocratie qui fait de la Russie un pays moderne, « civilisé », respectable et respecté ce qui lui permet d'obtenir la pleine confiance de l'Occident. Le problème est que ces aspects positifs ne pèsent pas bien lourd pour la majorité de la population qui a du mal à joindre les deux bouts et qui sent très rapidement que l'amitié avec les Occidentaux ne lui apporte rien car ces derniers se soucient avant tout de leurs

³ Marie MENDRAS, « Pouvoir et territoire en Russie », www.conflicts.org/document.php?id=265, page consultée le 18/12/05

propres intérêts et veillent à ne pas permettre le retour d'une Russie forte sur la scène mondiale.

Au fil des mois, le fossé se creuse entre les « nouveaux Russes » et les « nouveaux pauvres », mais aussi entre la capitale et les régions qui veulent « avaler le maximum de souveraineté qu'elles peuvent » (comme B. Eltsine le leur avait demandé quelque temps auparavant) et on a l'impression que le scénario qui avait conduit à la fin de l'URSS pourrait bien se répéter pour la fédération de Russie. Cela fut évité. Mais toutes ces années nous donnent l'impression d'un pays sans âme qui peine à se trouver des valeurs communes et qui se demande s'il existe bien une nation russe.

Le problème de la nation.

La nation russe, mythe ou réalité, tel est l'un des grands sujets des débats qui foisonnent dans la presse ces dernières années. Et il est intéressant de noter que l'on discute indifféremment de la *rossiiskaia natsia*, correspondant au pays et de la *rusaskaia natsia* qui sous-entend, elle, l'ethnie russe. Mais les termes n'étant pas toujours bien fixés, il est vrai que pour beaucoup les *russkie* et les *rossiane* sont une seule et même entité. Quoi qu'il en soit, dans tous les cas les avis sont très divergents, mais il apparaît toutefois que le scepticisme l'emporte.

Le consensus s'observe sur la conception de la nation, le critère ethnique étant rejeté à l'instar de A. Douguine qui affirme : « les nations se créent au cours d'un processus de nivellement des "ethnies" » et lors de leur passage à l'état de nation les "ethnies" « s'effacent, s'émiettent, se mélangent et finalement disparaissent⁴ ». Une nation est « une communauté de gens unis par la langue et des frontières d'État, mais aussi par des valeurs morales communes des idées communes, une exaltation et un élan communs⁵ », elle suppose « une unité des racines de la mentalité, de l'histoire, des croyances, des traditions⁶ », c'est-à-dire un passé commun avec ses bons et ses mauvais moments que l'on assume et une volonté de vivre ensemble et de bâtir ensemble l'avenir. C'est donc bien l'idée de communauté historico-culturelle, spirituelle et sociale qui domine, communauté qui accepte de partager un passé commun.

Qu'en est-il alors de la Russie ? Il semblerait que le pays reste avant tout un ensemble d'ethnies, avec une super ethnie, les Russes (*russkie*), responsable de l'État russe millénaire⁷. Nous avons là le résultat du poids du passé, ce que souligne L. Joukhovitski :

« J'ai lu récemment dans un journal populaire qu'il y avait en Russie cent quatre-vingt-dix nations, pas des ethnies ni des nationalités, mais précisément

⁴ Aleksandr DUGIN, « Bez idei Rossii ne budet » [La Russie n'existera pas sans idée], *Literaturnaja gazeta*, 50, 2004

⁵ Konstantin AZADOVSKIJ, « Mify črevaty krov'ju » [Des mythes gros de sang], *Literaturnaja gazeta*, 25-26, 2004

⁶ Andrej STOLJAROV, Dmitrij IVAŠINCOV, « Nužen li nam parad nacional'nostej » [Avons-nous besoin d'une parade des nationalités], *Literaturnaja gazeta*, 24, 2005

⁷ Cf. Jurij KRUPNOV, « Vse li narody Rossii ravny ? » [Tous les peuples de Russie sont-ils égaux ?], *Literaturnaja gazeta*, 24, 2004

des nations. Je ne vais pas reprocher au journaliste son manque d'instruction car ce n'est pas lui qui pense ainsi mais des millions de personnes qui ont pris l'habitude de penser ainsi. Vous n'avez qu'à poser à une centaine d'étudiants de l'université de Moscou la même question « nationale » et vous entendrez : yakoute, bouriate, russe, tatar, arménien. C'est ce que l'on nous a appris pendant des décennies. Et malheureusement, on nous y a accoutumé. Ce n'est pas un hasard si dans plusieurs régions automnes il y a eu une tension lors de l'apparition des nouveaux passeports russes qui n'ont plus la case « nationalité »⁸. »

Les gens ont gardé leur mentalité soviétique, formée autour du fameux « cinquième point » du passeport intérieur qui indiquait la nationalité que le citoyen choisissait. On était donc russe, ukrainien, tchéchène ou juif tout autant, voire plus, que soviétique. Et il s'est trouvé que quand les autorités de la nouvelle Russie ont voulu rompre avec cette pratique pour ne créer que des Russes (*rossiane*), elles se sont heurtées à des résistances, notamment du côté des Tatars qui tenaient à affirmer leur différence. Tout cela est aussi le reflet de la façon dont s'est formée la Russie. Je reprendrai ici les paroles de M. Mendras :

« Le territoire a fait l'histoire russe. L'État s'est construit en suivant les mouvements de conquête des terres et en cherchant à affirmer le pouvoir du centre politique et de son administration sur les nouveaux espaces⁹. »

Or, cet État a toujours été en retard sur l'occupation des terres et le résultat de tout cela est qu'au lieu d'avoir des Russes on a des gens de la Volga, de Tambov ou de Kostroma. Il n'y a pas de sentiment d'appartenir à une nation, sauf dans les périodes difficiles, tragiques, quand une menace pèse sur le pays :

« Dans notre histoire russe la croissance et la montée de la conscience nationale a toujours été liée à des guerres, à des attaques d'envahisseurs qui se fixaient pour but ou bien l'asservissement du pays ou bien l'anéantissement des Russes comme formation nationale¹⁰. »

A. Zaïtsev et E. Volodine rejoignent ici G. Petrov :

« Nous avons (d'après leur propre conscience) des gars (*moujiks*) du Don, du Kouban, des Cosaques du Terek, des gens de Viatka, de Smolensk, de Tver, etc. Mais ils ne deviennent russes (*russkie*) que dans les jours de malheur national, quand Napoléon ou Hitler se frayent un chemin vers Moscou¹¹. »

Quand la patrie est en danger tout le monde est là et se bat pour la « terre russe ». C'est tout un peuple, toute une nation qui répondent présents et se dressent pour leur pays. Le problème est que cela ne dure pas. Une fois le danger écarté, chacun retourne à ses occupations et c'est à nouveau la dispersion qui domine. Il y eut dans l'histoire russe des moments forts qui ont soudé les habitants,

⁸ Leonid ŽUXOVICKIJ, « V poiskax idei » [A la recherche d'une idée], *Literaturnaja gazeta*, 17, 2002

⁹ Marie MENDRAS, op. cité

¹⁰ Valerij ZAJCEV, Édouard VOLODIN, « A est' li russkaja nacija ? » [Mais y a-t-il une nation russe ?], www.moskvam.ru/2003/04zayzcev.htm, page consultée le 18-12-05

¹¹ Gleb PETROV, « Počemu my takie ? » [Pourquoi sommes-nous comme ça ?], *Literaturnaja gazeta*, 50-51, 2001

comme la victoire de D. Donskoï sur les Mongols au Champ des bécasses en 1380, le sursaut national contre les Polonais lors du Temps des Troubles, la guerre contre Napoléon et surtout la Seconde Guerre mondiale. Cette dernière est, du reste pour les Russes, la Grande Guerre patriotique (nationale) et fait partie des très grandes pages de l'histoire russe. La façon dont le pays a célébré l'an dernier le soixantième anniversaire de la victoire témoigne de l'importance de l'événement pour toute une population qui fut alors unie et endura tous les sacrifices pour sauver son pays. S. Pykhtine considère d'ailleurs que « l'apparition de la nation russe date de la victoire de la Russie dans la Seconde Guerre mondiale et appartient ainsi à 1945 », car « dans le feu de la Grande Guerre patriotique sont partis des peuples particuliers mais en est revenu une nation russe (*rusaskaia*) unifiée¹² ». Nous noterons au passage que S. Pykhtine, l'un des chantres du nationalisme, utilise l'adjectif « *ruskii* » et non « *rossiiskii* », même s'il englobe dans la nation « tous les nombreux peuples indigènes intégrés dans la tradition spirituelle, culturelle et étatique russe¹³ ». Malheureusement cette nation s'est ensuite trouvée en panne d'idée nationale et n'a donc pu se développer. Pour lui, la période actuelle doit justement permettre la formation d'une idée nationale qui doit se faire impérativement autour des valeurs authentiquement russes dont l'orthodoxie et la reconstruction d'un empire avec des Russes (*ruskie*) dominateurs dans tous les domaines. En attendant, la nation russe (*rossiaskaia* ou *rusaskaia*) est encore à faire et c'est l'un des grands défis à relever pour les dirigeants actuels. Il reste aussi à savoir quelles valeurs pourraient cimenter ce conglomerat d'ethnies ou permettre au peuple russe de s'affirmer face aux autres composantes de la Fédération.

Les grands débats éternels.

C'est sous le règne de Nicolas I^{er} que la question est réellement devenue d'actualité. Cela fait alors un peu plus d'un siècle que Pierre le Grand a engagé la Russie sur la voie de la modernité en lui imposant un modèle occidental. Un siècle après ces réformes, les nobles russes, qui se sont retrouvés à Paris après la victoire de l'armée russe sur Napoléon, ont pu alors mesurer le fossé qui séparait leur pays des autres nations, notamment sur le plan des libertés et des institutions politiques. Certains essayèrent alors de faire bouger les choses et ce fut la tentative d'insurrection des décembristes en décembre 1825. Son échec détermina Nicolas I^{er} à tout mettre œuvre pour que de tels événements ne se reproduisent pas, mais, paradoxalement, le régime musclé de l'empereur n'empêcha pas un fort développement des idées. On débat alors dans les différents cercles de la capitale ou de Moscou mais aussi par l'intermédiaire des journaux et surtout des revues qui deviennent déjà les lieux de référence pour accueillir la *poublitsistika*, ce qu'elles resteront tout au long du siècle et sous le régime soviétique.

Et c'est précisément dans le *Télescope* que paraît en 1836 la première *Lettre philosophique* de P. Tchaadaev. Il s'agissait en fait de la traduction en russe

¹² Sergej PYXTIN, « Russkaja nacional'naja ideja i sovremennost' » [L'idée nationale russe et l'époque actuelle], <http://kolev3.narod.ru/Books/Russtroj/pihtin.htm>, page consultée le 18/12/05

¹³ Ibid.

de la lettre qu'il avait écrite en français en 1829. Dans cette lettre, Tchaadaev dressait un tableau sans complaisance de la Russie, attirant en particulier l'attention sur son infériorité :

« C'est une des choses les plus déplorables de notre singulière civilisation, que les vérités les plus triviales ailleurs, et même chez les peuples bien moins avancés que nous sous certains rapports, nous sommes encore à les découvrir. C'est que nous n'avons jamais marché avec les autres peuples ; nous n'appartenons à aucune des grandes familles du genre humain ; nous ne sommes ni de l'Occident ni de l'Orient, et nous n'avons les traditions ni de l'un de l'autre. Placés comme en dehors du temps, l'éducation universelle du genre humain ne nous a pas atteints [...]. Point de sphère d'existence déterminée pour personne, point de bonnes habitudes pour rien, point de règle pour aucune chose. Point même de foyer domestique... Dans nos maisons, nous avons l'air de camper ; dans nos familles, nous avons l'air d'étrangers ; dans nos villes ; nous avons l'air de nomades, plus nomades que ceux qui paissent dans nos steppes, car ils sont plus attachés à leurs déserts que nous à nos cités...¹⁴ »

Puis, rappelant que tous les peuples ont une histoire, une période « d'agitation violente, d'inquiétude passionnée » qui est « l'âge des grandes passions, des grandes émotions, des grandes entreprises des peuples » et que tout cela fournit « les bases nécessaires des sociétés », correspondant à « l'adolescence des peuples », il continue :

« Nous autres, nous n'avons rien de tel. Une brutale barbarie d'abord, ensuite une superstition grossière, puis une domination étrangère, féroce, avilissante, dont le pouvoir national a plus tard hérité l'esprit, voilà la triste histoire de notre jeunesse [...]. Point de souvenirs charmants, point d'images gracieuses dans la mémoire, point de puissantes instructions dans la tradition nationale.... Vous ne trouverez pas un souvenir attachant, pas un monument vénérable, qui vous parle des temps passés avec puissance, qui vous les retrace d'une manière vivante et pittoresque. Nous ne vivons que dans le présent le plus étroit, sans passé et sans avenir, au milieu d'un calme plat [...]. Nos premières années, passées dans un abrutissement immobile, n'ont laissé aucune trace dans nos esprits, et nous n'avons rien d'individuel sur quoi asseoir notre pensée ; mais, isolés par une destinée étrange du mouvement universel de l'humanité, nous n'avons rien recueilli non plus des idées traditionnelles du genre humain¹⁵. »

La Russie apparaît ainsi comme un peuple à part qui n'a rien à voir avec les autres :

« Nous grandissons, mais nous ne mûrissons pas ; nous avançons, mais dans la ligne oblique, c'est-à-dire dans celle qui ne conduit pas au but. [...]. En quelque sorte, on peut dire que nous sommes un peuple d'exception. Nous sommes du nombre de ces nations qui ne semblent pas faire partie intégrante du genre humain mais qui n'existent que pour donner quelque grande leçon au monde. L'enseignement que nous sommes destinés à donner ne sera pas perdu

¹⁴ Pëtr ČAADAËV, *Lettres philosophiques adressées à une dame (1829-1830)*, « Lettre première », in *Polnoe sobranie sočinenij i izbrannye pis'ma* [Œuvres complètes et lettres choisies], tom 1, Izdatel'stvo nauka, Moskva 1991

¹⁵ Ibid.

assurément, mais qui sait le jour où nous nous retrouverons au milieu de l'humanité, et que de misères nous éprouverons avant que nos destinées ne s'accomplissent ?¹⁶ »

En attendant, les Russes sont les laissés pour compte de l'histoire :

« Et pourtant, situés entre les deux grandes divisions du monde, entre l'Orient et l'Occident, nous appuyant d'un coude sur la Chine et de l'autre sur l'Allemagne, nous devrions réunir en nous les deux grands principes de la nature intelligente, l'imagination et la raison, et joindre dans notre civilisation les histoires du globe entier. Ce n'est point là le rôle que la providence nous a départi. Loin de là, elle semble ne s'être nullement occupée de notre destinée. Suspens à notre égard son action bienfaitrice sur l'esprit des hommes, elle nous a livrés tout à fait à nous-mêmes ; elle n'a voulu en rien se mêler de nous, elle n'a voulu rien nous apprendre. L'expérience des temps est nulle pour nous. On dirait, à nous voir, que la loi générale de l'humanité a été révoquée pour nous. Solitaires dans le monde, nous n'avons rien donné au monde, nous n'avons rien pris au monde ; nous n'avons pas versé une seule idée dans la masse des idées humaines ; nous n'avons en rien contribué aux progrès de l'esprit humain, et tout ce qui nous est revenu de ce progrès, nous l'avons défiguré. Rien, depuis le premier instant de notre existence sociale, n'a émané de nous pour le bien commun des hommes ; pas une pensée utile n'a germé sur le sol stérile de notre patrie, pas une vérité grande ne s'est élancée du milieu de nous ; nous ne nous sommes donné la peine de rien imaginer nous-mêmes, et de tout ce que les autres ont imaginé nous n'avons emprunté que des apparences trompeuses et le luxe inutile.

... Si les hordes barbares qui bouleversèrent le monde n'avaient traversé le pays que nous habitons avant de se précipiter sur l'Occident, à peine aurions-nous fourni un chapitre à l'histoire universelle... Une fois, un grand homme voulut nous civiliser et, pour nous donner l'avant-goût des lumières, il nous jeta le manteau de la civilisation : nous ramassâmes le manteau, mais nous ne touchâmes point à la civilisation [...]. Nous n'avons je ne sais quoi dans le sang qui repousse tout véritable progrès [...]. Je ne puis me lasser d'admirer ce vide et cette solitude étonnante de notre existence sociale¹⁷. »

Et Tchaadaev s'efforce de trouver une explication à cette exception russe. Pour lui, tout le malheur vient du choix de la religion :

« Tandis que du sein de la lutte entre la barbarie énergique des peuples du Nord et la haute pensée de la religion s'élevait l'édifice de la civilisation moderne, que faisons-nous ? Poussés par une destinée fatale, nous allions chercher dans la misérable Byzance, objet du profond mépris de ces peuples, le code moral qui devait faire notre éducation [...]. Malgré le nom de chrétiens que nous portions, quand le christianisme s'avancit majestueusement dans la voie qui lui était tracée par son divin fondateur et entraînait les générations après lui, nous ne bougions pas. Tandis que le monde se reconstruisait tout entier, rien ne s'édifiait chez nous : nous restions blottis dans nos masures de soliveaux et de chaume... Chrétiens, le fruit du christianisme ne mûrissait pas pour nous [...]. .. la faiblesse de nos croyances ou l'insuffisance de notre dogme nous a tenus en dehors de ce mouvement universel dans lequel l'idée sociale du

¹⁶ Ibid.

¹⁷ Ibid.

christianisme s'est développée et s'est formulée, et nous a rejetés dans la catégorie des peuples qui ne doivent profiter qu'indirectement et fort tard de l'effet complet du christianisme¹⁸. »

La réponse du pouvoir se fit sans tarder. Le *Télescope* fut interdit, Tchaadaev déclaré fou et assigné à résidence. Cependant, son but était atteint et les débats sur la Russie, son identité, sa mission allaient commencer. Mais avant d'en parler, j'aimerais faire quelques commentaires sur les extraits que j'ai lus.

Tchaadaev évoque d'abord un pays à cheval sur l'Orient et l'Occident qui n'appartient finalement ni à l'un, ni à l'autre des deux mondes et se trouve en dehors. Il pose la question de la nature géographique et culturelle de la Russie. En fait, le problème est un peu de savoir ce qui l'emporte, ou doit l'emporter : la géographie, c'est-à-dire l'Orient, ou la culture, autrement dit l'Occident. Et, depuis deux siècles, les Russes sont hantés par ce problème de l'appartenance.

Je passe à l'absence d'histoire. Tchaadaev parle de « brutale barbarie » et de « superstition grossière ». Sur ce point, on peut dire que les Russes ne sont guère différents des autres peuples qui, dans l'ensemble, sont tous passés par cette période. La seule différence est que cette période a certainement duré plus longtemps chez les Russes, leur histoire étant plus récente. Quant à la « domination étrangère, féroce, avilissante, dont le pouvoir national a plus tard hérité l'esprit », il s'agit du joug tatar qui, de l'avis des spécialistes, a causé 150 à 200 ans de retard dans le développement de la Russie, retard mentionné aussi par Tchaadaev (« les vérités les plus triviales...nous sommes encore à les découvrir ») et qui a aussi largement contribué à la formation d'un pouvoir autoritaire sans ménagement à l'égard de ses sujets. Ces caractéristiques ont perduré sous le régime tsariste, du temps de l'URSS et semblent bien revenir aujourd'hui.

Les remarques concernant le passé méritent que je m'y arrête aussi. La vision qu'en donne Tchaadaev à ce moment s'explique dans la mesure où ce passé est, pour une grande partie effectivement sombre, occupation oblige, et offre donc peu « d'images gracieuses ». Néanmoins, il est indéniable qu'il noircit les choses, car il existe des monuments architecturaux, comme à Kiev ou Novgorod, qui témoignent de la grandeur de la Russie d'avant le joug tatar. En fait, Tchaadaev est ici porteur d'un trait tout à fait russe qui est de « faire table rase » du passé dont on ne veut plus. Mais il y a aussi le fait inverse, qui apparaît du reste à l'époque de Tchaadaev avec les slavophiles, d'idéaliser le passé et d'aspirer à y revenir. Je rappellerai l'idéalisation de Stolypine ou de Staline à l'heure actuelle.

Je reviens maintenant sur les Russes comme « peuple à part » et je retiendrai les idées de « peuple d'exception » existant « pour donner quelque grande leçon au monde ». C'est un peu le paradoxe russe. Les Russes sont à la fois inférieurs et supérieurs aux autres peuples. Ils ont un destin à part, un grand destin qui, quand il se réalisera, laissera pantois les autres nations. On retrouvera cela chez Gogol, à la fin de la première partie des *Âmes mortes*, avec l'image de la Russie qui vole « comme une ardente troïka qu'on ne saurait distancer » et qui laisse le spectateur « confondu par ce prodige divin » et qui oblige les autres

¹⁸ Ibid.

nations à s'écarter pour lui livrer passage¹⁹. Nous avons là aussi l'affirmation de la mission du peuple russe sur laquelle je reviendrai.

Quelques mots également sur les « laissés pour compte de l'histoire ». Il est vrai que « l'expérience des temps est nulle » pour les Russes. Le caractère répétitif de l'histoire de la Russie est régulièrement évoqué, avec en particulier l'image du râteau sur lequel on marche toujours au moins deux fois. On fait des erreurs, au bout d'un moment on n'en peut plus de la vie que l'on mène, ce qui donne le fameux « on ne peut pas vivre ainsi », donc on chamboule tout et inmanquablement on reproduit les mêmes erreurs qui aboutissent au scénario précédent. Et tout cela dure jusqu'à maintenant. Quant au fait de n'avoir « rien donné au monde » et d'avoir « défiguré » ce qui est revenu des « progrès de l'esprit » humain, c'est aussi grandement vrai, surtout en ce qui concerne les modèles socio-politique et économique. La Russie est le grand spécialiste d'importation de modèles de développement. Le problème est que tout cela est revu à la « sauce russe » et que ce qui marche à l'étranger donne des résultats désastreux dans le pays. Tchaadaev cite le cas de Pierre le Grand qui a voulu civiliser son pays mais qui, finalement, n'y est pas parvenu. À la fin du siècle dernier M. Tchoulaki arrivait à la même constatation :

« Les régimes et les structures sociales ont changé, mais toutes les idées ont donné sur notre sol des plantes vénéneuses : le marxisme a engendré en Occident une solide social-démocratie qui a conduit tout au long du XX^e siècle à de profonds et salutaires changements dans la société, alors que chez nous il a engendré la plus sanglante dictature de l'histoire ; l'économie de marché qui marche dans le monde entier ne mène pour le moment chez nous qu'à l'appauvrissement de la majorité de la population, l'effondrement de la production, l'épanouissement de la criminalité ; le christianisme, qui est en Europe une religion supranationale rapprochant les peuples, contribue dans sa réalisation orthodoxe à l'auto-isolément²⁰. »

L'échec semble donc assuré à l'arrivée et la faute en incombe, selon Tchaadaev, avant tout aux Russes.

D'où vient alors cette exception russe ? Pour Tchaadaev, tout est lié à la religion. La Russie a eu l'énorme tort de se tourner vers la « misérable Byzance » et d'adopter la religion orthodoxe qui l'a coupée de l'Europe occidentale catholique et qui fait que le pays ignore la dynamique sociale inhérente au catholicisme qui constitue la base même de la civilisation occidentale toute entière. La Russie se doit donc d'abandonner cette religion, véritable fardeau, pour se convertir au catholicisme et rejoindre ainsi les nations développées.

Les thèses de Tchaadaev, extrêmement radicales et bien sombres, ne pouvaient être acceptées par tous ceux qui se proclamaient patriotes et amoureux de la Russie, c'est-à-dire les slavophiles. Mettant l'accent sur la religion, ils défendent l'orthodoxie supérieure au catholicisme qui est devenu une théologie abstraite et rationaliste. La théologie orthodoxe, mêlée à la prière, permet au

¹⁹ Nicolas GOGOL, *Les Âmes mortes*, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1966

²⁰ Mixail ČULAKI, « “Evropa” ot glagola “evrej” » [“Europe” vient du verbe “juif”], *Literaturnaja gazeta*, 51-52, 1999

contraire une meilleure communion entre l'homme et Dieu. Mais ils refusent aussi la présentation d'une Russie arriérée et égarée. Au contraire, les Slaves, puis les Russes vivaient en harmonie dans une société reposant sur les bases de fraternité chrétienne, d'équité, privilégiant les valeurs spirituelles sur les biens matériels. Le Russe est naturellement bon, instruit, éclairé et la débauche ou la barbarie que l'on peut trouver en lui viennent de l'extérieur, lui ont été imposées. Et si le pays est maintenant à la traîne des autres nations, c'est que la Russie n'a pas eu de chance. Il y a eu l'invasion des Mongols, mais, surtout, les réformes de Pierre le Grand qui ont imposé l'esprit d'abstraction, le formalisme occidental et qui ont ainsi détourné la Russie de la voie qu'elle suivait. En conséquence, les slavophiles considéraient qu'il fallait revenir à la période d'avant Pierre le Grand et remettre au goût du jour l'esprit de « communion fraternelle » (*sobornost'*) et, bien entendu, rester fidèle à l'orthodoxie. J'ajoute aussi que, fervents nationalistes, les slavophiles exigeaient une limitation du rôle des minorités nationales, surtout des Allemands, très influents au sommet de l'État, et, en fait, la transformation de la *Rossiiskaia imperia* en *Ruskaia imperia*²¹.

Les occidentalistes, que l'on oppose généralement aux slavophiles, se différencient alors essentiellement sur le terrain de la religion. Pour eux, le choix entre l'orthodoxie et le catholicisme est secondaire puisqu'ils sont souvent athées. Ils croient dans la pensée rationnelle, ils défendent la science, allemande de préférence, et c'est avant tout cela qui les rapproche de l'Occident et qui fait qu'ils défendent l'œuvre de Pierre qu'ils souhaitent aussi continuer et parachever avec une charte des droits et une Constitution. Il va de soi qu'ils refusent d'admettre une Russie confinée dans une méditation spirituelle stérile. Les Russes possèdent les mêmes qualités que les autres peuples, ils sont capables de penser, de créer mais pour cela il faut aussi les aider, en leur donnant, par exemple, accès à l'éducation. Pour le reste, ils sont tout aussi nationalistes que leurs adversaires, tout en étant plus ouverts, ils aiment leur pays qu'ils veulent voir prospérer, mais ils ne glorifient pas le passé.

Un peu moins d'un siècle plus tard, Gorki revient sur la nature de la Russie et en particulier sur sa dualité dans un essai, *Les deux âmes*, publié en 1915. Selon lui, cette dualité est liée à l'histoire du pays et aussi à sa situation géographique. Les Russes ont deux âmes, l'une qui est celle du « Mongol nomade, rêveur, mystique, paresseux, persuadé que le destin régit tout » et l'autre, « l'âme du Slave » qui « peut s'enflammer d'une belle flamme vive, mais qui ne brûle pas longtemps, s'éteignant rapidement, et qui est peu capable de se défendre contre les poisons qu'on lui injecte et qui empoisonnent ses forces²². » Les raisons de cette particularité s'expliquent par le joug tatar qui a entraîné chez les Russes le développement d'une mentalité asiatique avec les traits caractéristiques qui l'accompagnent : cruauté, fanatisme, anarchisme mystique, servilité, instabilité, mal de vivre, pessimisme, ivrognerie. Tous ces traits négatifs on les retrouve, selon Gorki, dans le peuple, notamment chez les paysans qu'il déteste, mais aussi dans la

²¹ Cf. Dmitrij FURMAN, « Ot Rossijskoj imperii do raspada SNG » [De l'Empire russe à la dislocation de la CEI], www.polit.ru/lectures/2005/10/05/furman_print.html, page consultée le 05-01-06

²² Maksim GOR'KIJ, *Dve duši* [Les deux âmes], in *Stat'i 1905-1916* [Articles 1905-1916], Parus, Petrograd, 1918

bourgeoisie. La noblesse est au contraire épargnée car, du fait de son éducation occidentale, elle est cultivée, croit en la force de la raison et professe des idées libérales. Pour Gorki tout est donc simple, il faut se détourner une fois pour toutes de l'Orient et cultiver en soi les valeurs occidentales positives qui permettront à la Russie de rattraper son retard et de participer pleinement à la création de l'histoire et de la culture planétaire.

La même année que Gorki, le philosophe N. Berdiaev apportait également sa contribution sur la question russe dans son essai *L'âme de la Russie*, abordant en particulier le sujet de la mission de la Russie :

« Aujourd'hui, à ce moment de l'histoire mondiale, il n'y a personne qui n'ait le sentiment que la Russie est au seuil de tâches grandioses concernant le monde entier... Depuis des temps anciens existait le pressentiment que la Russie était prédestinée à quelque chose de grand, que la Russie était un pays à part, ne ressemblant à aucun autre pays du monde. La pensée nationale russe se nourrissait du sentiment que la Russie était l'élue de Dieu, qu'elle était théophile... Il y a beaucoup de fausseté et de mensonge qui s'est accolé aux idées de ce type mais, dans le même temps, quelque chose d'authentiquement populaire, d'authentiquement russe s'y est reflété. Un homme ne peut pas avoir, sa vie durant, le sentiment d'une vocation spéciale et grandiose et il ne peut pas en avoir une conscience aiguë dans les périodes d'apogée spirituelle, s'il n'est pas appelé ou prédestiné à rien d'important. C'est biologiquement impossible. Et cela est impossible aussi dans la vie de tout un peuple [...].

La race slave n'a pas encore occupé dans le monde la position qu'ont occupée la race latine ou la race germanique. Voilà ce qui doit radicalement changer après la grande guerre d'aujourd'hui qui fait se manifester un contact historique totalement inouï et l'entrelacement de l'humanité occidentale et de l'humanité orientale. La grandiose dissension de la guerre doit amener à la grandiose jonction de l'Orient et de l'Occident. L'esprit créateur de la Russie occupera enfin une position de grande puissance dans le concert spirituel du monde. Ce qui s'est accompli dans le tréfonds de l'esprit russe cessera désormais d'être provincial, à part et replié sur lui-même, deviendra l'apanage du monde et de tous les hommes, se fera non seulement oriental mais aussi occidental... L'heure a sonné dans l'histoire du monde où la race slave, avec à sa tête la Russie, est appelée à un rôle déterminant dans la vie de l'humanité²³. »

N. Berdiaev se situe dans la droite ligne de ses prédécesseurs slavophiles. La Russie est un grand pays qui, pour diverses raisons, a jusqu'ici vécu replié sur lui-même mais qui est promis à un grand destin. La Russie ne peut-être comparée aux autres pays, elle est à part. Le philosophe reprend l'idée, que l'on trouve chez Dostoïevski, du peuple élu de Dieu qui apportera la bonne parole aux autres peuples et les délivrera du mal. Berdiaev défend cette idée de mission, car son ancrage au plus profond du peuple russe signifie qu'il existe bien quelque chose qui, tôt ou tard, se manifesterait. Et il est intéressant de noter ici que Berdiaev voit arriver l'heure de la Russie en 1915, en pleine guerre et, surtout, à un moment où le pays subit revers sur revers et s'enfonce dans la crise politique avec un pouvoir

²³ Nicolas BERDIAEV, *L'âme de la Russie* (traduit du russe par J.-Cl. Marcadé), in *La question russe*, Editions universitaires, Paris, 1992

impérial sous l'influence de Raspoutine et de nombreux scandales au niveau du ministère de la Défense et du Haut commandement. On pourrait croire que Berdiaev pense à la révolution et au nouveau rôle qui impartirait alors au pays. Cependant, dans la mesure où il est philosophe chrétien et rejette de plus toute idée de révolution (en témoigne le recueil *Jalons*), il est évident que ce « rôle déterminant » que la Russie est appelée à jouer est avant tout un rôle spirituel et Berdiaev rejoint bien ici les idées défendues par Dostoïevski. Mais si les événements ne se déroulèrent pas comme il l'envisageait, il s'avéra cependant avoir raison, puisque la victoire de la révolution qu'il n'avait pas voulue permit la naissance de la Russie soviétique qui joua effectivement un rôle important sur la scène mondiale avec la mission qu'elle se fixa de libérer les travailleurs de l'oppression capitaliste. Le régime et l'idéologie changeaient mais une constante demeurait : la Russie avait toujours une mission.

Ce messianisme du peuple russe, mis en avant par les slavophiles et Berdiaev, apparaît pour certains, jusqu'à aujourd'hui, être au centre de l'identité russe. Et la crise que traverse actuellement le pays serait ainsi liée à cette perte de mission, comme l'exprime le politologue V. Soloveï lors d'un entretien avec son confrère A. Tsipko :

« ...la cause principale de la crise est liée à la perte par les Russes du sentiment de leur grande mission avec laquelle ils ont vécu ces derniers siècles. C'est la mission prédestinée du peuple russe appelé à porter et incarner la Vérité et la Justice suprêmes²⁴. »

V. Soloveï défend pleinement cette mission qui faisait vivre le peuple russe et dont la perte provoque sa « dégradation physique et biologique » et explique aussi le faible taux de natalité, le refuge dans l'alcool, la drogue et le nombre élevé de suicides. Privés de mission, les Russes n'ont plus le goût de vivre.

Mais cette idée de mission est aussi combattue par tous ceux qui appellent à revenir sur terre. A. Tsipko contredisait ainsi aussitôt son adversaire du moment. Pour lui le messianisme n'était qu'un mythe inventé par les slavophiles et qui n'avait aucune incarnation dans le peuple. Car si les Russes sont prêts à se battre pour leur foi, ils n'ont pas d'envie particulière d'aller exporter leur religion authentique²⁵. En revanche, ils sont prêts à défendre la foi orthodoxe, mais en ce point ils sont semblables aux catholiques et aux musulmans.

Je pense que, sur ce point, A. Tsipko a raison. La Russie n'est finalement jamais allée porter la bonne parole et n'a pas cherché à convertir les populations des territoires conquis, comme cela se fit aux Amériques. On partait à la conquête de nouvelles terres pour élargir son espace vital et obtenir de nouvelles richesses.

Quoi qu'il en soit, la mission salvatrice n'occupe pas une position centrale dans les débats d'aujourd'hui. La Russie en quête d'identité et de solutions pour l'avenir remet au premier plan la question de l'orthodoxie ainsi que sa place dans le monde en tant qu'empire et grande puissance.

²⁴ Aleksandr CIPKO, Valerij SOLOVEJ, « Proščanie slavjan » [Les adieux des Slaves], *Literaturnaja gazeta*, 8, 2003

²⁵ Ibid.

La crise d'identité actuelle et la recherche de solutions.

Comme je l'ai dit plus haut, le retour de l'orthodoxie ou à l'orthodoxie ne date pas d'aujourd'hui. On a vu comment des écrivains, des artistes ont fait redécouvrir la religion. Or, cette découverte ne se limite pas à la lecture d'ouvrages ou à la fréquentation d'expositions. Sous Brejnev, les gens recommencent à aller à l'église et à se faire baptiser. L'une des raisons est liée à la crise idéologique que traverse le régime. Le mythe du communisme a vécu, les beaux discours officiels sur les réalisations du pays, le bien-être, etc, ne résistent pas devant les magasins vides et la grisaille de la vie quotidienne. On cherche donc du réconfort ailleurs, d'autres valeurs de remplacement et on se tourne vers la religion. Le mouvement s'accéléra ensuite sous la perestroïka. 1988 marquait le millénaire du baptême des Kiéviens et l'Église voulut une célébration officielle. L'URSS était alors un État athée et, par exemple, à la fin de 1986 M. Gorbatchev avait encore insisté sur la nécessité d'un combat résolu et impitoyable contre les manifestations religieuses. Les autorités hésitèrent, mais en un peu plus d'un an les choses avaient bien évolué. Finalement, M. Gorbatchev reçut le patriarche de Moscou au Kremlin en avril 1988, annonça la restitution d'un certain nombre de lieux de culte et la promulgation d'une loi sur la liberté religieuse. En juin, le millénaire de la conversion fut célébré, avec une cérémonie solennelle au Kremlin. Dès lors, l'Église orthodoxe retrouva droit de cité, sa présence se fit de plus en plus visible et s'est accentuée après la chute de l'URSS.

Cela se traduit d'abord par la place réoccupée par les édifices religieux dans le paysage russe. Le symbole de ce retour est, évidemment, le Temple du Christ Sauveur à Moscou, détruit sous Staline et reconstruit à l'identique sous Eltsine. Mais il y a aussi les nombreuses restaurations d'églises, temples, monastères avec une large participation de bénévoles. L'Église est aussi bien visible par ses représentants, invités en toute occasion, notamment lors des diverses inaugurations. De leur côté, les hommes politiques tiennent à montrer leurs liens avec l'Église et leur foi. On les voit donc recevoir des dignitaires religieux ou assister à des offices, en particulier à la messe de Pâques. Mais l'Église est aussi présente au quotidien et elle revendique du reste une place de plus en plus grande dans la société, point sur lequel je reviendrai. Comment expliquer ce grand retour et l'attrait, représenté par la religion orthodoxe ?

Yves Hamant donne des explications :

« L'attrait de l'orthodoxie tient à plusieurs raisons. À un moment où se manifeste en Russie comme dans tous les pays post-communistes une quête d'identité, l'Église orthodoxe apparaît intimement liée à la culture et à l'histoire nationales. Tandis que plusieurs régimes se sont succédé, que la capitale s'est déplacée, les frontières ont fluctué, c'est, avec la langue russe, la seule institution qui ait survécu à toutes les vicissitudes de l'Histoire. De plus, après l'effondrement de tous les repères familiers aux Soviétiques, elle a été perçue comme une autorité morale susceptible de répondre aux grandes questions que se posent les individus²⁶. »

²⁶ HAMANT, Yves, « Le nouveau rôle de l'Église orthodoxe russe », *La Revue russe*, 11, 1997, Paris, Institut d'Études slaves, 1997

Ce rôle d'autorité morale est aussi invoqué par le métropolite de Saint-Pétersbourg et de Ladoga, Ioann :

« ... l'Église orthodoxe est la conscience collective de notre peuple, la mère attentive qui lui montre où est le bien, fustige ses péchés et lui donne la force de reconstruire ce qu'il a perdu . C'est elle qui dépose dans son âme l'enseignement évangélique, image la plus parfaite de ce que chacun - individu, société, État - doit bâtir à la mesure de ses moyens²⁷. »

Tous les défenseurs de l'Église orthodoxe russe rappellent le rôle essentiel qu'elle a joué au cours des siècles passés. Elle a constamment accompagné le peuple russe dont elle fut, effectivement, la conscience collective. Et malgré son éviction et la répression qu'elle a subie de la part du pouvoir bolchevique elle a poursuivi sa mission dans l'ombre. Elle a su tenir jusqu'à la période actuelle où elle peut à nouveau accomplir pleinement son devoir et contribuer au renouveau spirituel de la Russie.

On ne va pas, bien évidemment, rejeter ce rôle d'autorité morale. On ne va pas non plus critiquer la réouverture des églises ou la reconstruction du temple du Christ-Sauveur à Moscou, même s'il y avait sûrement d'autres priorités à l'époque. On peut se dire après tout qu'il est normal de vouloir récupérer son bien et retrouver les lieux où l'on était. Mais le retour de l'Église orthodoxe ne s'arrête pas là et, comme je l'ai dit, on assiste à une présence de plus en plus marquée de la religion dans la vie du pays.

L'Église orthodoxe aspire en effet à retrouver un statut d'Église officielle, malgré la Constitution qui proclame la séparation de l'Église et de l'État. Elle se bat aussi pour être présente dans l'armée et, surtout, dans les écoles. Elle souhaite ainsi que l'État prenne en charge un enseignement des « Bases de la culture orthodoxe » dans les écoles et un enseignement de théologie orthodoxe dans les établissements supérieurs. Pour elle, cela est nécessaire pour préserver la santé morale de la jeunesse et pour éviter l'apocalypse qui guette l'Occident. Et si elle doit pour le moment faire face au refus du ministre de l'Éducation, elle bénéficie en revanche de l'appui de différentes personnalités, comme le ministre de la Culture et le procureur général.

Le maintien et le renforcement des valeurs orthodoxes sont perçus comme primordiaux par les représentants de l'Église, car il y va de l'avenir du peuple russe. Pour eux, l'orthodoxie est la composante essentielle de l'identité russe et ce point de vue est également partagé par bon nombre de laïcs. Quelques échanges provenant d'une table ronde de la *Literatournaia gazeta* en 2004 en témoignent. Voici par exemple ce que déclarait le père A. Makarov, membre du Département des relations extérieures de l'Église du Patriarcat de Moscou :

« ... le peuple russe c'est ceux qui sont orthodoxes. Le peuple et l'État russes sont apparus après la baptême de la Russie (*Rus'*). Avant cela il y avait un proto-État, un proto-peuple. L'orthodoxie fut le pivot qui créa le peuple que nous appelons russe... L'appartenance à l'orthodoxie fait de la personne un

²⁷ Ioann, « Byt' russkim ! » [Être russe !], *Sovetskaja Rossija*, 12 septembre 1992, in *Les Russes à la recherche d'une identité nationale*, Problèmes politiques et sociaux, série Russie, N° 700, 19 mars 1993, La Documentation française

Russe. C'est pourquoi la renaissance du peuple russe est la renaissance de l'orthodoxie²⁸. »

Il fait alors écho à lou. Kroupnov, président de l'union « Parti de Russie » qui affirmait juste avant :

« Pour qu'un Russe se sente russe il doit avant tout être orthodoxe. C'est précisément alors que s'acquiert la spiritualité qui crée l'homme russe et ranime sa conscience nationale²⁹. »

La préoccupation majeure est ici la renaissance du peuple russe, des *russkie*, qui ont grand besoin de se démarquer des autres peuples de la Fédération, en particulier de tous les musulmans, de plus en plus sentis comme une menace. L'Église orthodoxe se bat pour que les Russes retrouvent le premier rôle dans leur pays et que ce pays soit à nouveau le pays de la foi orthodoxe. Il n'est donc pas étonnant de constater des liens très étroits entre le mouvement patriotique, nationaliste et l'Église qui s'engage fortement aux côtés des patriotes de tout bord. Les conservateurs patriotes se prononcent ouvertement pour le retour de la Sainte Russie (la *Sviataia Rus'*) et souhaitent le retour au dogme « Orthodoxie-Autocratie-Esprit national », formulé par Ouharov sous Nicolas I^{er}. Présentant les principes de base de l'idéologie conservatrice russe, E. Volodine affirme :

« Le destin du peuple russe est dans l'Orthodoxie, de même que les autres peuples de RUSSIE ont leur destin religieux. Tout en reconnaissant la liberté de conscience et en soutenant les confessions traditionnelles des peuples de Russie, le mouvement patriotique russe doit remplir une tâche d'importance nationale, - reconstituer la symphonie de l'Église Orthodoxe et de l'État, pour rendre à l'État son sens spirituel et permettre à l'Orthodoxie de nourrir pleinement le peuple sur le plan spirituel. Il faut considérer tout raisonnement à propos d'un État laïc en dehors de la symphonie orthodoxie-État comme antinational, d'où qu'il vienne³⁰. »

Et pour mener à bien cette œuvre, Volodine souhaite le rétablissement de la monarchie et de l'autocratie. On aurait ainsi le retour à l'ancienne Russie avec un État autocratique, s'appuyant sur l'orthodoxie, religion officielle du pays. Les autres peuples pourraient garder, certes, leur religion qui serait de rang très inférieur, mais, dans les faits, ils ne disposeraient pas des mêmes droits. Il convient de rappeler à ce propos que si les musulmans n'ont pas trop souffert sous le régime tsariste il n'en fut pas de même pour les catholiques et les juifs, en proie régulièrement aux brimades et persécutions. En tout cas, l'une des possibilités d'avenir pour la Russie, du moins telle que la souhaitent les nationalistes conservateurs, consiste bien en un retour au passé avec un État à forte connotation religieuse. Mais pour les patriotes il s'agit là du destin logique de la Russie, en tant qu'État normal et authentiquement russe sur la voie de la renaissance :

« Le dessein divin a fait de la Russie le dernier refuge de l'Église orthodoxe, le dernier rempart de la foi. C'est pour cela que l'État russe s'est constitué en un

²⁸ Otec Aleksandr MAKAROV, « Vse li narody Rossii ravny ? », op. cité

²⁹ Jurij KRUPNOV, « Vse li narody Rossii ravny ? », op. cité

³⁰ Édouard VOLODIN, « Pravoslavie - sud'ba russkogo naroda » [L'orthodoxie est le destin du peuple russe], www.voskres.ru/kolonka/orthodoxy.htm, page consultée le 3/10/03

royaume orthodoxe et que le peuple russe est le peuple de l'Orthodoxie. Orthodoxie, autocratie, esprit national, tel est le triple fondement de sa conscience nationale. On peut en faire la démonstration *a contrario* : tous ceux qui ont combattu l'autocratie, qu'ils fussent révolutionnaires ou libéraux, étaient de plain-pied avec les occidentalistes-cosmopolites et les méchants impies. La perte de la conscience monarchique et la contamination de l'intelligentsia russe par le libéralisme politique sont toujours allées de pair avec la perte de la conscience nationale et étatique, le mépris de notre passé, la laïcisation et la dépravation³¹. »

Les propos sont très clairs. Une Russie saine ne peut être que chrétienne. Et seule l'orthodoxie permet au peuple d'être fier de son passé, de son État et d'avoir une conscience nationale. Au passage, A. Tuskarev, dénonce les ennemis, ennemis internes, qui sont l'intelligentsia, les athées, et les libéraux. Il s'agit là de quelque chose de traditionnel en Russie. Pour les nationalistes de maintenant, les non-orthodoxes sont des ennemis, tout comme l'étaient les non-communistes sous le pouvoir soviétique. Au fil des ans, avec la montée en puissance du mouvement patriotique, le ressentiment contre les « occidentalistes-cosmopolites », les « méchants impies », auxquels on peut ajouter les défenseurs des droits de l'homme n'a fait que s'accroître. Ils sont régulièrement dénoncés comme ennemis de la Russie, aussi bien par les représentants de l'Église elle-même que par leurs sympathisants conservateurs et nationalistes qui ne manquent non plus aucune occasion de fustiger la décadence morale de l'Occident.

Le désir de voir la Russie reprendre pleinement la foi orthodoxe, s'accompagne donc souvent d'une nostalgie de l'ordre ancien - autocratie et monarchie. Mais avec cela il y a aussi naturellement une autre composante qui est celle de l'empire. Car la Russie est avant tout un empire. Dépourvu de frontières naturelles et d'accès à des mers libres, le pays a cherché dès le début à s'étendre pour repousser le plus loin possible les envahisseurs potentiels et prendre pied sur les littoraux convoités. Il en ressort que la Russie a toujours été en expansion et que cette expansion l'a peut-être emporté sur tout le reste. C'est ce que note parfaitement D. Dragounski :

« Le projet russe fut (et, hélas, reste toujours) un projet d'expansion qui va à l'encontre du projet de développement. La Russie n'a pas tant existé dans le temps que dans l'espace. L'essentiel n'était pas de gravir les marches du développement économique, politique, juridique et culturel, l'essentiel était de s'étendre³². »

Les dirigeants russes ont en effet toujours privilégié la conquête de territoires, négligeant la prospérité économique et les libertés fondamentales. Mais les Russes acceptaient cela car, en retour, ils avaient le sentiment d'appartenir à un grand pays qui en imposait aux autres (cf. Gogol et sa « troïka »). Il est alors

³¹ Anton TOUSKAREV, « Xristianskoe gosudarstvo » [Un État chrétien], *Russkij vestnik*, Moscou, n° 11, 11-18 mars 1992, in *Les Russes à la recherche d'une identité nationale*, Problèmes politiques et sociaux, série Russie, N° 700, 19 mars 1993, La Documentation française

³² Denis DRAGUNSKIJ, « Skol'ko možno toskovat' po velikoj celi » [Combien de temps peut-on soupirer après notre grand objectif]

bien évident que la perte de l'URSS et du statut de grande puissance est durement ressentie et on comprend pourquoi beaucoup se battent pour revenir aux frontières d'avant. Un grand nombre de Russes, simples citoyens comme hommes politiques, pense en effet que le pays ne peut avoir qu'un seul destin, l'empire. Cet empire est nécessaire car c'est le seul moyen de garantir la stabilité dans l'espace post-soviétique et de poursuivre la mission civilisatrice de la Russie. Nous voyons au passage que l'idée d'empire est ainsi très liée à celle de mission. En tout cas, l'idée d'empire progresse à nouveau très fort, en particulier au sommet de l'État depuis l'arrivée au pouvoir de V. Poutine, point sur lequel je reviendrai en évoquant les perspectives.

Parallèlement à l'idée d'empire on voit aussi revenir les discours sur l'eurasisme, relayés par divers mouvements et partis. Né dans l'émigration russe, l'eurasisme est un courant de pensée original qui mêle philosophie, réflexions identitaires et politique et que Marlène Laruelle présente ainsi :

« L'eurasisme est l'une des principales idéologies identitaires russes. C'est une pensée totale, englobante qui cherche à légitimer l'Empire russe, sa dimension continentale et asiatique, à donner à la Russie une identité irréductible face à l'Europe, à définir une idéologie politique quasi totalitaire et une pratique scientifique exclusivement « nationale »³³. »

Les théoriciens de l'eurasisme, qui sont pour la plupart des hommes jeunes qui n'ont pas eu de véritable activité politique sous le régime tsariste, insistent alors sur le fait que la Russie n'est ni européenne, ni occidentale et mettent en relief les nombreuses convergences ethniques et culturelles entre les Russes et les populations turques qui font également partie de l'ensemble géographique de l'Eurasie. Au lieu de se morfondre sur le sort de l'ancienne Russie, ils prennent acte de la nouvelle situation et, tout en rejetant le communisme, ils tendent la main aux bolcheviks au nom de l'idée nationale russe. Mais le mouvement va être la proie de dissensions internes et va disparaître dans le courant des années trente. On le voit renaître dans les années soixante-dix dans l'œuvre de l'historien Lev Goumilev, fils de Nikolai Goumilev, fusillé par les bolcheviks en 1921 et d'Anna Akhmatova. Universitaire reconnu, L. Goumilev reste cependant critiqué par les autorités officielles. C'est avec la perestroïka qu'il devient une personnalité prestigieuse. Dans ses ouvrages, il présente la Russie comme un monde autonome, inséré dans les dynamiques de la steppe eurasiennne, dont elle constitue l'ultime expression historique. Et dans cette optique, la Russie se doit absolument de conserver sa spécificité face à l'Occident. Il n'est donc pas question de rechercher à rejoindre le monde occidental et son système de valeurs. Le mouvement eurasiiste post-soviétique se situe résolument aux côtés des conservateurs.

Lev Goumilev a remis l'eurasisme au goût du jour et depuis on a vu se créer différents groupes avec à leur tête des personnalités parfois hautes en couleur. C'est le cas d'Alexandre Douguine, leader du mouvement « Eurasia », qui professe le traditionalisme, souhaite l'union de tous les pays d'Eurasie pour faire bloc contre l'Occident et en premier lieu les États-Unis, se prononce pour le retour du

³³ Marlène LARUELLE, « Politique et culture dans l'émigration russe : les débats entre l'eurasisme et ses opposants », *La revue russe*, 17, Paris 2000

modèle de la commune dans la société et combat fermement l'athéisme. Douguine a accueilli favorablement l'arrivée au pouvoir de V. Poutine qui lui semble être quelqu'un pouvant faire triompher ses idées. A côté de Douguine dont les théories, comme le note M. Laruelle, sont « plus proches de l'extrême-droite (plus exactement de la Nouvelle Droite) que de l'eurasisme des pères fondateurs³⁴ », il y a d'autres mouvances qui se tiennent davantage à l'écart de la vie politique et qui, autour de publications s'attachent à créer des échanges entre intellectuels et chercheurs ou à tout simplement réhabiliter la notion d'empire qui « incarnerait sur le plan politique la diversité nationale de l'Eurasie et annoncerait au plan international l'arrivée d'un monde dit « postmoderne » où les valeurs conservatrices, religieuses et ascétiques gagneraient sur les idéaux de progrès de l'Occident³⁵ ».

Perspectives.

Il est indéniable que l'on assiste à une forte tentation de retour vers le passé. La période d'une Russie démocratique, prête à marcher de concert avec les autres nations occidentales n'aura pas duré très longtemps. Je ne reviendrai pas sur les causes de cet abandon. Je constate seulement, comme d'autres, que la Russie tient à garder sa spécificité avec ses bons et mauvais côtés.

La nostalgie de l'empire semble aujourd'hui très importante. Les Russes ont, effectivement beaucoup de mal à se faire à la réduction de leur territoire et ils supportent difficilement l'ingratitude, la volonté de rupture de leurs voisins ukrainien ou géorgien. La Russie sans son empire n'est plus vraiment la Russie. Les nationalistes expriment clairement ce point de vue :

« Dans le contexte de sa propre histoire, la Russie n'est pas identique à la Fédération de Russie. Le territoire de cette dernière au sens strict du terme n'est même pas la Grande Russie. La révolution nationale russe ne sera une révolution victorieuse que si les frontières d'État de la Russie soviétique (URSS) sont rétablies en qualité de frontières politiques de la Russie ressuscitée³⁶. »

Il convient aussi de noter que S. Pykhtine ne parle pas d'« Union » soviétique mais de « Russie » soviétique qui apparaît ainsi bien comme la continuation de l'Empire russe ou « Empire de toutes les Russies ». Réintégrer les ex-républiques de l'URSS dans la Russie, voilà donc une tâche primordiale pour les nationalistes. Mais cet état d'esprit se retrouve aussi au sommet du pouvoir. V. Poutine ne manque jamais, lors de ses messages annuels à l'Assemblée fédérale, de rappeler que la CEI est « la principale priorité en politique extérieure de la Russie », qu'elle fait partie des « intérêts stratégiques » de la Russie et qu'il est nécessaire de renforcer les processus d'intégration à l'intérieur de la CEI. Certes, il précise qu'il s'agit d'une intégration dans le cadre de l'« Espace économique commun » ou de la « Communauté économique eurasiennne » qui ont été fondées. Cependant, le rôle

³⁴ Ibid.

³⁵ Ibid.

³⁶ Sergej PYXTIN, op. cité

de la Russie lors des élections présidentielles ukrainiennes de 2004, vis-à-vis des séparatistes abkhazes en Géorgie ou dans la « guerre du gaz » avec des tarifs établis en fonction de la « loyauté » du pays, montre que l'on semble très enclin à ressouder par tous les moyens un ensemble qui s'est défait trop facilement. Reformier « l'empire » c'est bien renouer avec l'histoire russe, le pays ayant toujours été, comme nous l'avons vu, en expansion. Cela permettrait aussi de retrouver la « Russie historique ». Mais s'arrêterait-elle là ?

À côté de l'empire, on a donc aussi le retour au premier plan de l'orthodoxie avec, finalement, une rencontre entre l'Église et les citoyens, au premier rang desquels figurent les conservateurs et les nationalistes. Là encore, on observe le désir de retrouver l'ancienne Russie, la Sainte Russie, dépositaire des vraies valeurs chrétiennes. Mais la religion et ses valeurs morales est aussi une façon de se prémunir contre un monde libéral qui, lui, est dépourvu de valeurs morales. C'est aussi pour les Russes le moyen de s'affirmer face aux autres peuples, notamment musulmans. Mais, comme je l'ai dit, il y a aussi la position de l'Église qui fait un « forcing » pour redevenir Église officielle et qui a déjà enregistré un certain nombre de succès. A. Besançon rappelle que « les popes prennent dans les régiments la place des commissaires politiques³⁷ » et que V. Poutine a d'ailleurs créé le néologisme d'« orthodoxisme ». Reviendra-t-on sur la séparation de l'Église et de l'État ? Pour l'instant, il n'en est pas question, d'autant plus que les autres communautés religieuses veillent, en particulier les musulmans qui ont récemment exigé que l'on « nettoie » les armoiries russes des symboles orthodoxes (les croix) inadmissibles dans un État officiellement laïc³⁸.

Le retour de la religion s'accompagne, comme il a été vu, d'un rejet des valeurs occidentales et d'un repli sur soi. Le nationalisme a-t-il alors une chance de s'imposer ? Le nationalisme a commencé à s'affirmer sous la perestroïka, en réaction aux différents mouvements centrifuges des républiques. C'est à ce moment que débute sa carrière V. Jirinovski, leader du Parti libéral-démocratique de Russie. Grand tribun populiste, V. Jirinovski permet à son parti de remporter les élections législatives de décembre 1993 (plus de 24 % des voix au scrutin de liste, contre 13,75 % au parti gouvernemental) en promettant le retour à une grande Russie qui engloberait l'Ukraine, les pays baltes, la Finlande, la Pologne, le Caucase, l'Asie centrale et éventuellement la Turquie. Mais il n'est pas le seul à se proclamer nationaliste. Le parti communiste adopte lui aussi des valeurs nationalistes (c'est l'alliance des « bruns-rouges ») et on note une multitude de partis et mouvements se réclamant d'un nationalisme pur et dur. Il est certain que le nationalisme, avec toutes ses dérives, se porte bien actuellement en Russie. Le pays compte plusieurs groupes fascistes et possède des skinheads très actifs. Ces derniers mois, il y a eu plusieurs cas de passage à tabac, avec parfois mort de personnes, qui ont touché des ressortissants d'Afrique, mais aussi d'Asie centrale. Certes, les autorités rappellent à chaque fois qu'il s'agit d'un phénomène marginal. Le problème est que l'on ne fait pas grand chose pour l'enrayer et que l'on observe une montée régulière de la xénophobie, plus ou moins encouragée par

³⁷ Alain BESANCON, « Les slavophiles et les occidentalistes », *La Nouvelle Revue d'Histoire*, 5, mars-avril 2003

³⁸ Cf. « Ukradennyj gerb » [Les armoiries volées], *Moskovskie novosti*, 49, 2005

l'État (cf. *Moskovskie novosti*, 2, 2006, p. 5). Et, sur ce point, le résultat des sondages que rapporte A. Brod, directeur du Bureau de Moscou des droits de l'homme est inquiétant. En effet, si au début des années quatre-vingt-dix 5 à 10 % des sondés se déclaraient favorables à une « Russie pour les Russes » (*russkie*), leur nombre oscille actuellement entre 45 et 50 %³⁹. E. Païne évoque pour sa part le chiffre de 60 % et indique que plus de la moitié des Russes (*russkie*) voient des « ennemis de l'État » dans les représentants des autres peuples de Russie⁴⁰. Quelle serait alors la Russie des nationalistes ? Un territoire restreint ? Une grande Russie avec un système d'apartheid ? S. Pykhtine, qui prône le rétablissement des frontières de l'URSS, souhaite aussi, nous l'avons vu, une domination des Russes dans tous les domaines et pour cela il se fixe comme objectif de résoudre « dans un délai historique relativement court » le problème démographique pour porter la population russe à au moins 500 millions de personnes⁴¹. Quand on sait que le pays compte à l'heure actuelle 143 millions d'habitants et qu'il en perd entre 500 000 et 800 000 chaque année, on voit le réalisme du projet ! En tout cas, il existe bien une tentation nationaliste avec une primauté absolue des Russes sur les autres peuples de la Fédération.

Je ne m'attarderai pas sur l'Eurasisme. Le projet est, certes, intéressant dans sa volonté de se démarquer des autres pays, d'affirmer l'originalité de la Russie et dans son désir de construire quelque chose d'original. Il a aussi ses adeptes qui sont prêts à tout pour le voir aboutir. Cependant, cela relève plus du « jeu intellectuel » que du projet politique ou de société. L'essentiel de ces théories échappe totalement à l'immense majorité des Russes et il est peu probable que l'on assiste à une mobilisation pour faire triompher l'eurasisme, d'autant plus que le mouvement connaît bien des dissensions avec les acteurs des principaux courants qui s'ignorent mutuellement.

Il ressort, en tout cas, de cela que l'on sent chez beaucoup de Russes un grand désir de revenir dans le passé et de refuser l'orientation prise par le pays. On veut rester entre soi et vivre comme on a toujours vécu. Je citerai à ce propos M. Tchoulaki, qui s'interrogeait dans un article sur les causes du malheur russe :

« Un grand doute me vient : est-ce que la majorité de la population veut vivre proprement, de façon civilisée et correcte ? Je me souviens d'une patriote orthodoxe, filmée sur le fond d'un temple, qui criait en direction d'une caméra de télévision : « Nous n'avons pas besoin de vos routes asphaltées ! Nous n'avons pas besoin d'une vie rassasiée ! Votre esprit petit-bourgeois est étranger à la conscience russe orthodoxe ! » Il semble qu'elle a raison. La Russie est un pays poétique, et la poésie se caractérise par un luxe extrême et une misère extrême : ou bien vivre dans les palais des tsars, ou bien dans une mesure bancal⁴². »

On retrouve là ce que l'on présente comme l'une des grandes composantes de l'identité russe : le rejet des biens matériels et la préférence accordée à la vie

³⁹ « Ksenophobami ne roždajutsja » [On ne naît pas xénophobe], *Moskovskie novosti*, 2, 2006

⁴⁰ Émil' PAIN, « I snova Tret'ja imperija » [Et à nouveau le Troisième empire], *Moskovskie novosti*, 5, 2005

⁴¹ Sergej PYXTIN, op. cité

⁴² Mixail ČULAKI, op. cité

spirituelle. Dans ce cadre, il est évident que l'on n'a pas besoin de chercher à rejoindre le monde occidental.

Mais il existe quand même des voix discordantes. Elles sont certes minoritaires dans la Russie d'aujourd'hui mais elles cherchent cependant à se faire entendre et à rappeler que le refuge dans le passé ne peut être une solution. Ces voix sont là pour rappeler que la Russie ne peut passer son temps à se distinguer des autres pays :

« La Russie, non mythique, mais réelle et historique, est une valeur en elle-même ; voilà le noyau de notre patriotisme. Cette Russie réelle et historique est depuis maintenant trois siècles intégrée dans la communauté européenne. Même les bolcheviks n'ont pu faire totalement sortir la Russie de la civilisation européenne. Et alors le choix volontaire et l'appréciation de notre présent et de notre futur vont consister dans la chose suivante : rejetons les fantaisies sur l'originalité d'après le principe « nous sommes complètement différents », rejetons la stratégie de l'opposition et reconnaissons que nos 300 ans d'europanisme qui commencent avec Pierre sont notre propre identité nationale russe (*rossiiskaia*)⁴³. »

L. Poliakov invite ses compatriotes à regarder la réalité en face. La Russie est, certes, un pays eurasiatique par sa géographie, et je dirai même à prédominance asiatique, néanmoins sa culture en fait un pays européen. Pierre le Grand a modernisé son pays, il a « percé une fenêtre dans l'Europe » et la Russie est dès lors devenu l'un des grands acteurs de la vie européenne. Il est donc inutile de refuser cela et de chercher à se réfugier dans un passé antérieur à Pierre le Grand ou de cultiver une originalité totalement dépassée. Il faut accepter la réalité présente, reconnaître que l'obtention de la liberté fut le grand événement de ces dernières années et que cette liberté est la valeur suprême qui doit permettre, une fois que l'on aura appris à l'utiliser, une renaissance de la Russie, sachant que cela prendra du temps.

Nous avons là le point de vue d'un « occidentaliste » qui prône le conservatisme libéral et qui se réjouit que la Russie soit sortie du trou mortel, où l'avaient plongée les communistes, au moindre mal. Évidemment, on peut lui reprocher de faire abstraction de l'énorme coût social de la « thérapie de choc ». Cependant, son jugement sur l'attachement objectif de la Russie à l'Europe ou sur l'importance de la liberté mérite d'être retenu. La Russie n'est pas à l'écart de l'Europe et la liberté, sous tous ses aspects, est un facteur important de développement. Mais sur ce dernier point les Russes ont beaucoup à apprendre. Il existe en effet deux mots pour liberté. Le premier, *svoboda*, est la liberté « civilisée », le second, *volia*, marque la pleine liberté, où on fait ce que l'on veut sans la moindre entrave. Dans la pratique, les Russes ne connaissent que la *volia* et l'acquisition de la *svoboda* s'est vite transformée en triomphe de la *volia*. Mais on peut espérer qu'ils mûrissent un jour...

Et il y aurait justement des raisons de rester optimiste. Un sondage, effectué en 2002 et portant sur « l'autoidentification des Russes (*rossiane*) au début du XXI^e siècle », révèle en effet un pays assez différent de ce que se plaisent à décrire ses

⁴³ Leonid POLJAKOV, « Patriotizm - umnoe čuvstvo » [Le patriotisme est un sentiment intelligent], *Literaturnaja gazeta*, 27, 2002

dirigeants. Les Russes apparaissent ainsi de foi orthodoxe avec des principes et une morale protestants. Ils rejettent le collectivisme au profit de l'individualisme et acceptent les libertés individuelles. Ils sont aussi pour des réformes et 76 % d'entre eux souhaitent vivre dans un pays prospère qui se soucie avant tout du bien-être de ses citoyens, alors qu'ils ne sont que 24 % à préférer vivre dans un pays grand par sa puissance militaire et qui en imposerait au monde entier⁴⁴. Bien sûr, il ne s'agit là que d'un sondage et beaucoup de faits vont à l'encontre de ses résultats. Mais, après tout, on peut bien se dire que les choses bougent peu à peu.

Conclusion.

Une fois encore la Russie est à la croisée des chemins et elle se trouve devant un choix, un modèle de développement. Elle se doit de (re)trouver son identité et ses valeurs et tout nous montre qu'elle hésite, qu'elle est embarrassée.

Cette hésitation, cet embarras, sont, finalement, plutôt logiques. Comme le souligne A. Ferrari, on a affaire à un pays à l'identité ambiguë, « placé à la charnière de l'Europe et de l'Asie, écartelé entre modernité et arriération⁴⁵ » qui hésite à choisir une voie, par peur, avant tout du changement. Ce que A. Berelowitch écrivait en 1993 reste encore largement d'actualité :

« Sans revenir au débat, qui refléure de nos jours en Russie, sur la nature des Russes (Européens, Eurasiens, Asiatiques, etc.), il nous faut relever que pour une bonne part, derrière cette question sortie tout droit du XIX^e siècle, on trouve une problématique des plus actuelles, qui est celle de la modernisation. Les traits que les Russes prêtent à l'Occident et aux Occidentaux sont ceux de la modernité (énergiques, travailleurs, rationnels, ayant le sens de leur dignité, etc.), ceux qu'ils s'attribuent sont ceux des sociétés traditionnelles (simples, ouverts, patients, solidaires, etc.). Il semble que la société russe hésite entre la volonté d'entrer dans la modernité, dans un monde ouvert mais plein de risques et le désir de rester dans le cocon d'une société traditionnelle que le système soviétique, tout en la détruisant, a paradoxalement maintenu. Plus exactement on assiste à une différenciation de la société entre deux pôles : le pôle de la modernité comptant en priorité des urbains, jeunes et instruits, alors que le pôle de la tradition compte surtout (mais pas exclusivement, loin de là) des personnes âgées, rurales, peu instruites⁴⁶. »

Ces deux Russies existent bel et bien. Mais elles existent en fait depuis bien longtemps et c'est peut-être là le grand échec des réformes de Pierre le Grand, ce que soulignait d'ailleurs Tchaadaev. L'empereur a voulu occidentaliser la Russie mais il a en fait occidentalisé la couche privilégiée du pays, la noblesse qui était déjà, dans sa majorité, prête au changement. Quant à la masse du peuple, elle est restée dans l'ignorance. Ensuite, les choses n'évoluèrent guère. Même l'énorme effort accompli par les communistes en faveur de l'instruction n'a pu gommer le

⁴⁴ Pour plus d'information, cf. « Normal'nye ljudi v nenormal'noj strane » [Des gens normaux dans un pays pas normal], *Moskovskie novosti*, 25, 2002

⁴⁵ Aldo FERRARI, « Les mille visages du nationalisme russe », <http://foster.20megsfree.com/269.htm>, page consultée le 28/6/05

⁴⁶ Alexis BERELOWITCH, « Le problème de l'identité dans la Russie d'aujourd'hui », *La Revue russe*, 4, Paris, 1993

fossé qui sépare la province russe des « deux capitales ». Les réformes, commencées avec la perestroïka, ont continué de souligner tout ce qui séparait les campagnes de quelques grandes villes et le phénomène perdure aujourd'hui. Il y a effectivement d'un côté une minorité (qui grandit) très pro-occidentale et la grande majorité qui, au mieux, reste très sceptique mais qui, le plus souvent, rejette le présent et aspire à retrouver le confort (même sommaire) de l'existence passée. Et ici il est évident que l'État a un rôle important à jouer pour faire comprendre à ses citoyens que la voie choisie est la bonne. Cela suppose une amélioration substantielle du niveau de vie. C'est une priorité affichée, il reste à la mettre en vigueur.

Il faut que tout le monde se sente bien dans cette nouvelle Russie et que l'on cesse de voir des ennemis partout. Les Russes doivent en effet remettre au premier plan les qualités d'ouverture et de tolérance qui les caractérisent aussi car, comme l'affirme justement F. Chelov-Kovediaev :

« La rage nationaliste est contraire à l'esprit russe lui-même. Et toute personne qui prêche le chauvinisme, de façon délibérée ou non, souhaite la perte de la Russie⁴⁷. »

Le pays ne doit pas oublier qu'il est multiethnique et c'est précisément sur la base de cette multiethnicité qu'il faut rebâtir un État. Cela suppose de faire participer toutes les composantes du pays à la gestion des affaires de manière à ce que tous se sentent solidaires du destin de la Russie⁴⁸. Or, nous en sommes encore loin et les slogans du type « la Russie aux Russes » (*russkie*) ne vont pas dans le bon sens.

Quelle Russie verra le jour dans vingt ou trente ans ? Je me garderai bien de répondre. L'expérience montre malheureusement que le pays a fâcheusement l'habitude, comme je l'ai dit au début, de marcher deux fois sur le même râteau et qu'il aime passer d'un excès à l'autre. Espérons que cela changera.

⁴⁷ Fëdor ŠELOV-KOVEDJAEV, « My, slavjane » [Nous, les Slaves], *Literaturnaja gazeta*, 6, 2006

⁴⁸ Cf. Aleksandr CIPKO, « Axillesova pjata velikorossa » [Le talon d'Achille du grand-Russe], *Literaturnaja gazeta*, 23, 2002